

LA RÉVOLUTION NÉCESSAIRE...

Dans l'impasse de ce siècle, dans l'absurde situation où nous ont conduit les gouvernements des États, dans les dérisoires ghettos préfabriqués où veulent nous parquer les sicaires et les mages, la salvation individuelle est un glissement tranquille qui porte elle le germe du nihilisme. Écoutez l'écho glacé du cri de Stirner, souvenez-vous du rire de Nietzsche, purifié par la folie. Seule doit nous importer, car seule est grande et durable la salvation collective qui sera rendue possible par une prise de conscience commune de notre asservissement, de notre lente et terrible dégradation, mais surtout des possibilités de reprendre en main notre destin. Nous réclamons des hommes qui comprennent, pensent et choisissent, non des créatures béates qui obéissent. L'éducation, plus que jamais, sera la base de la société libre.

Jusqu'à ce jour, les hommes, ceux qui avaient encore une volonté et une intelligence d'action, tentèrent seulement de laisser la trace de leurs ongles sur la mémoire de marbre de l'humanité. nous, anarchistes collectivistes, proclamons la beauté, mais comprenons l'insuffisance du combat solitaire, nous œuvrons pour des collectivités libres et fraternelles, nous luttons pour briser la gangue magmatique de la pensée humaine, stratifiée et vieillie par des siècles de perversion morale, nous combattons contre l'ennui, un ennui profond, une lassitude résignée, qui, peu à peu, ont envahi le cœur de chaque homme, et qui ne sont que le produit de l'aberrante «*déshumanisation*» des civilisations auxquelles nous appartenons.

«*L'homme est souverain, c'est notre credo, le pouvoir est la négation de cette souveraineté. Il doit disparaître*» (1). Cela est beau, trop beau, trop simple, l'homme du 20^{ème} siècle a-t-il encore conscience de sa souveraineté? Non. Il serait grotesque de l'affirmer. L'hominien qu'il nous est donné de contempler chaque jour, et avec lequel nous devons bâtir la société libre est l'aboutissement d'une longue et cruelle corrosion, la créature assagie des fins de races. «*Les peuples de ce continent ont perdu jusqu'au goût de la liberté. Ils sont comme disait Custine parlant des Russes d'il y a trois siècles, ivres de servitude*» (2). Il faut pourtant que chaque homme comprenne, il faut pourtant que chaque homme comprenne avant qu'il ne soit trop tard, irrémédiablement trop tard, qu'il est vain de se frapper la poitrine, les yeux levés vers un ciel vide, où seul résonne l'écho de son poing. Il faut que se réalise l'indispensable virilisation de sa pensée. Atteinte cette maturité, l'intelligence purifié et lucide, il comprendra alors la véritable puissance de sa volonté d'homme libéré, et il préservera dans son cœur déchiffré, la flamme scialytique de la liberté contre toutes les altérations d'une superstition tenace et criminelle: la tradition.

Aujourd'hui, en Europe, les révolutionnaires, comme les autres hommes, sont «*en vacances d'ambition*» (3) et de lucidité. Ils sont nombreux à penser, comme Georg Büchner, que seuls les besoins matériels de la masse peuvent amener des changements, et que toutes les agitations et tous les cris des individus sont une pure œuvre de fous. Sous l'influence de la critique marxiste et face à la vigoureuse fatalité matérialiste du 19^{ème} siècle, Büchner écrivait en juin 1883, ce que continue d'affirmer avec une sincère et naïve conviction, la majorité des théoriciens de la révolution.

La triste évidence énoncée par Büchner n'est plus valable aujourd'hui, en Europe, et le brusque arrêt de l'homme sur le chemin de son émancipation procède de ce postulat erroné. L'action engagée n'aboutira pas, elle résulte d'une constatation historiquement dépassée. L'humanisme libertaire ne s'accommode pas de piètres mesures tapageuses: abolition de la propriété privée, gestion directe des entreprises par les producteurs, etc... Une vie nouvelle demande des hommes nouveaux. Déjà, William Godwin affirmait que la mutation sociale que nous désirons, ne peut résulter que d'une révolution préalable de la raison, sinon, toute tentative sera vouée inexorablement à ce stade «*d'autorité provisoire*» qui semble bien, là où il existe, se prolonger indéfiniment.

(1) Francisco Pi y Margall.

(2) Jean PASCAL, «*Combat*».

(3) Alain BOSQUET, «*Sainte Médiocrité*».

Le potentiel révolutionnaire des masses s'est amoindri, au point de presque disparaître dans nos pays. Notre action, en conséquence, ne doit pas être basée (comme elle l'est encore!) sur l'éventuel espoir d'un stimulum économique qui devient notre plus subtil ennemi. L'homme est en péril, dans sa liberté, dans son authenticité. Ce péril est le confort matériel. Nous devons faire appel à ce qu'il y a de plus sauvagement individualiste, c'est-à-dire de plus profondément libre. Il faut que chaque homme redécouvre l'immuable vérité de cette pensée: «*Le droit est en moi et personne, sinon moi, peut traduire ce droit en loi. Il existe une société en vertu de mon consentement, ou il n'en existe pas*». La révolution sera individuelle et spirituelle ou elle ne sera pas. Notre ennemi le plus farouche sera le prolétariat embourgeoisé, bardé de son confort terrifiant, et castré de tout idéal humain. C'est contre cet appauvrissement de l'individu que nous, anarchistes, devons lutter, avant qu'il ne soit trop tard, avant que nous soyons exécutés par ceux-là mêmes que nous voulons sauver. Ce qui, dans l'esprit prophétique des premiers socialistes, devait être l'instrument de notre libération, est devenu le symbole de notre esclavage. Les prophètes, quelle que soit l'utopie qu'ils enseignent, sont de néfastes mystificateurs: ils suscitent l'espoir. Tout sera possible, tout sera sauvé, le jour où les hommes n'attendront plus les prophètes, le jour de grand soleil où ils perdront l'espoir.

Les États savent bien qu'en satisfaisant les sollicitations économiques de leurs sujets, ils suppriment le seul obstacle véritable au règne liberticide de leur empire. Et voila que la majeure partie du prolétariat tombe dans le piège et se contente de revendiquer un idéal de bazar, en forme de «*rocking-chair*». La volonté révolutionnaire des masses est un fantasma romantique en robe de barricades. Il nous faudra aussi balayer une terminologie sentimentale qui s'est, petit à petit, imposée en fausse évidence.

Le travail n'a pas encore commencé, le travail d'éducation qui permettra la mutation nécessaire de «*l'homme economicus*» en «*homo acriticum*», et cette ultime créature différera plus du Français d'aujourd'hui, que ce dernier du sinanthrope.

«*Rien ne vaut plus la peine de mourir en Europe*», écrivait Malaparte. Il est temps de comprendre que rien n'a jamais valu la peine de mourir (et de faire mourir) ni en Europe ni ailleurs, absolument rien, mais que, pour notre idéal de fraternité humaine et de justice, cela vaut bien la peine de persévérer à vivre.

Paris, octobre 1964.

Guy SÉGUR.
